Visibilisation des réalités invisibles dans *Les Carnets secrets d'une fille de joie* de Patrick G. ILBOUDO

Honorine SARE/MARE
Ph.D.
Maître de Conférences
Responsable du Master Littératures et Cultures Africaines (LCA)
Littératures africaines, culture matérielle et culture immatérielle africaines
Laboratoire Littérature, Espace, et Société
Université Joseph KI-ZERBO
Burkina Faso
sarehonorin@yahoo.fr
00226 76575309

Résumé

Cet article analyse Les Carnets secrets d'une fille de joie *de Patrick G. Ilboudo, écrivain burkinabè engagé, afin de mettre en lumière la fonction critique de la littérature dans la société africaine contemporaine. L'œuvre, centrée sur la figure de Fatou Zalme, fille-mère rejetée et contrainte à la prostitution, révèle les réalités sociales invisibilisées par les institutions et les discours dominants. L'intérêt de l'étude réside dans la mise en évidence du rôle de la littérature comme espace de visibilisation, capable de transformer une expérience intime en dénonciation collective. Comment l'écriture rend-elle visibles les mécanismes d'exclusion et les hypocrisies sociales occultées ? L'orientation méthodologique combine analyse textuelle et socio-critique, pour montrer que l'œuvre d'Ilboudo participe à une mémoire collective critique et à une dynamique de transformation sociale.*
Mots clés : *Littérature burkinabè, Visibilisation, invisibilisation, réalités sociales*

Abstract

This article analyzes Les Carnets secrets d'une fille de joie *by Patrick G. Ilboudo, a committed Burkinabè writer, in order to highlight the critical function of literature in contemporary African society. The work,*

centered on the figure of Fatou Zalme (a teenage mother rejected by her family and forced into prostitution) reveals social realities rendered invisible by institutions and dominant discourses. The interest of this study lies in demonstrating the role of literature as a space of visibilization, capable of transforming an intimate experience into collective denunciation. The central question is: how does writing make visible the mechanisms of exclusion and the hidden hypocrisies of society? The methodological orientation combines textual and socio-critical analysis, showing that Ilboudo's work contributes to the construction of a critical collective memory and to a dynamic of social transformation.

Keywords: *Burkinabè Literature, Visibilization, Invisibilization, and Social Realities*

Introduction

Patrick G. Ilboudo, figure majeure de la littérature burkinabè contemporaine, s'est imposé comme un écrivain engagé dont l'œuvre interroge les fractures sociales et les contradictions politiques de son pays. Dans *Les Carnets secrets d'une fille de joie*, il donne voix à Fatou Zalme, une fille-mère rejetée et contrainte à la prostitution, dont le récit intime se transforme en dénonciation collective. Ce texte s'inscrit dans une tradition africaine de la « littérature de combat » (M. Beti, 1956), où l'écriture devient un instrument de résistance et de dévoilement des réalités occultées.

La problématique centrale de cette étude est la suivante : comment l'œuvre rend-elle visibles les réalités sociales invisibilisées par la société burkinabè et, plus largement, africaine ? À travers la trajectoire de Fatou Zalme, Ilboudo met en lumière les mécanismes d'exclusion qui frappent les filles-mères, les prostituées et, au-delà, toutes les figures marginalisées. La littérature apparaît dès lors comme un espace privilégié de critique sociale, capable de transformer l'invisible en visible et de donner voix aux silences imposés.

L'hypothèse qui guide cette recherche est que la littérature fonctionne comme un lieu de dévoilement et de

contestation, où l'expérience individuelle se convertit en mémoire collective et en appel au changement social. Loin d'être un simple miroir, elle agit comme un révélateur des hypocrisies politiques, religieuses et économiques, et comme un moteur de transformation culturelle.

La méthodologie adoptée repose sur deux outils théoriques d'analyse, que nous définissons d'emblée afin d'en délimiter précisément l'usage. Le premier est l'analyse textuelle, développée notamment par R. Barthes (1970), qui la conçoit comme une lecture lente et rapprochée du texte, attentive à ses unités de sens et aux codes qui le traversent : elle consiste à relever et à interpréter les procédés d'énonciation, le lexique et les figures par lesquels le récit de Fatou Zalme dévoile les réalités qu'il met en scène. Elle permet d'établir ce que le texte dit et la manière dont il le dit. Le second outil est la sociocritique, théorisée par C. Duchet (1971), qui envisage le texte littéraire comme un espace où s'inscrivent, de façon oblique, les tensions et les discours d'une société. Elle permet de relier les procédés repérés par l'analyse textuelle à leur contexte burkinabè, en interrogeant ce que le récit révèle des rapports sociaux, des normes patriarcales et des hypocrisies institutionnelles. Combinés, ces deux outils permettent de montrer comment l'œuvre d'Ilboudo articule l'intime et le politique, et contribue à une réflexion plus large sur la fonction critique de la littérature africaine contemporaine.

1. Cadre théorique et méthodologique

L'étude de *Les Carnets secrets d'une fille de joie* requiert un ancrage théorique solide, car la notion de visibilisation engage à la fois la sociologie, la littérature et les études postcoloniales. Définir ce concept permet de comprendre comment l'écriture rend perceptibles des réalités marginalisées, tout en distinguant l'invisibilité sociale (liée à l'exclusion

matérielle et institutionnelle) de l'invisibilité symbolique, qui concerne l'effacement des voix dans les représentations culturelles. Ce cadre méthodologique, en croisant analyse textuelle et socio-critique, offre les outils nécessaires pour saisir la portée de l'œuvre d'Ilboudo.

1.1. Résumé de l'intrigue

L'intrigue de *Les Carnets secrets d'une fille de joie* s'articule autour de la trajectoire de Fatou Zalme, une jeune fille-mère rejetée par sa famille et contrainte à la prostitution pour assurer la survie de son enfant. Dès son adolescence, elle subit le stigmate social lié à la maternité précoce et se retrouve marginalisée, sans soutien familial ni institutionnel. La prostitution, loin d'être un choix, devient pour elle une stratégie de survie, mais aussi un espace de dénonciation. Fatou Zalme confie ses souvenirs et ses réflexions à Mita Wogada, un gigolo qu'elle prend sous son aile. À travers cette confession, elle ne se limite pas à raconter ses expériences personnelles : elle utilise son récit comme un instrument critique pour vilipender les élites politiques, syndicales, commerçantes et religieuses, dont les pratiques hypocrites exploitent les corps féminins tout en prônant une morale publique. La société est décrite comme une « machine à broyer aveugle » (p. 71), métaphore qui traduit la violence systémique et l'exclusion des plus vulnérables. Ainsi, l'intrigue dépasse le simple témoignage individuel pour se transformer en critique collective. La voix de Fatou Zalme devient celle des invisibles, révélant les contradictions d'une société burkinabè marquée par l'hypocrisie, l'exclusion et la domination. L'œuvre s'inscrit dans la tradition de la littérature de combat, où l'écriture est à la fois catharsis personnelle et moteur de transformation sociale.

1.2. Concept de visibilisation et d'invisibilisation

Le couple conceptuel *visibilisation/invisibilisation*

constitue aujourd'hui un outil critique majeur pour analyser les rapports sociaux et les représentations littéraires. En sociologie, J. Go rappelle que « la tâche postcoloniale consiste à rendre visibles les structures de domination héritées du colonialisme et leurs effets persistants » (2016, p. 45). L'invisibilisation apparaît dès lors comme l'opération inverse : elle maintient ces structures dans l'ombre et empêche leur reconnaissance. C. Ducournau souligne que « l'invisibilisation est une opération intellectuelle qui consiste à laisser dans l'angle mort les marges et les périphéries » (2021, p. 137), ce qui montre son caractère systémique.

En littérature, P. Aron et A. Viala insistent sur le rôle ambivalent des textes : « la littérature est un instrument de visibilité des groupes sociaux marginalisés, en leur donnant une place dans l'imaginaire collectif » (2006, p. 89), mais elle peut aussi contribuer à leur effacement lorsqu'elle reproduit les discours dominants. B. Malela rappelle que « les écritures postcoloniales mettent en lumière les voix subalternes et les expériences invisibilisées par les récits dominants » (2007).

Dans le champ des études postcoloniales, N. Lazarus insiste sur le caractère politique de ce processus : « rendre visibles les héritages du colonialisme et les résistances des peuples subalternes » (2006, p. 112), tandis que S. Udoka Nze note que « dans la littérature francophone, l'invisibilisation résulte du projet colonial de nier les réalités sociales et culturelles africaines » (2024, p. 33). Pour ce faire, la visibilisation et l'invisibilisation doivent être pensées ensemble : la première comme un geste de dévoilement et de résistance, la seconde comme une stratégie d'effacement et de domination.

En somme, la visibilisation articule dévoilement sociologique, mise en récit littéraire et geste politique postcolonial. Elle permet de comprendre comment des existences marginalisées, telles que celles représentées par Fatou Zalme dans *Les Carnets secrets d'une fille de joie* de Patrick G.

Ilboudo, deviennent objets de réflexion critique et vecteurs d'appel au changement social.

1.3. Approche critique mobilisée

La littérature, depuis longtemps, est envisagée comme un miroir de la société et un instrument de critique sociale. Cette conception trouve ses racines dans la pensée de G. Lukács, qui affirmait que « le roman est l'épopée d'un monde sans dieux » (1968, p. 23), soulignant ainsi sa capacité à refléter les contradictions sociales et historiques. De même, L. Goldmann insiste sur le fait que « l'œuvre littéraire est une vision du monde transposée dans des structures imaginaires » (1964, p. 17), ce qui confère à la littérature une fonction critique : elle ne se contente pas de reproduire la réalité, mais la met en tension, en révélant ses failles et ses injustices. Dans le contexte africain, M. Beti rappelait que « la littérature africaine est d'abord une littérature de combat » (1956, p. 9), ce qui illustre la dimension militante et dénonciatrice des textes face aux réalités sociales et politiques.

Au-delà de cette fonction de miroir, l'analyse de *Les Carnets secrets d'une fille de joie* de Patrick G. Ilboudo repose sur deux outils complémentaires. L'analyse textuelle, au sens de R. Barthes (1970), examine l'instance d'énonciation, le lexique et les figures, car c'est dans la matérialité de la langue que se joue la visibilisation : le choix d'un terme, d'une construction syntaxique ou d'une métaphore oriente la représentation des réalités sociales. La sociocritique, théorisée par C. Duchet (1971) dans le prolongement de la sociologie du roman de L. Goldmann, considère que le texte littéraire inscrit, de façon oblique, les discours et les tensions de la société dont il procède. Elle conduit à lire le récit de Fatou Zalme non comme un simple témoignage, mais comme un lieu où se négocient les normes patriarcales, les hiérarchies sociales et les hypocrisies institutionnelles. Le titre même, *Les Carnets secrets d'une fille*

de joie, relève de cette double lecture : ses termes (« carnets », « secrets », « fille de joie ») articulent la confession personnelle et la critique sociale. Ainsi, le cadre théorique et méthodologique met en évidence que la visibilisation n'est pas seulement un processus descriptif, mais un geste critique et politique. En articulant les apports de la sociologie, de la littérature et des études postcoloniales, il permet de montrer comment l'œuvre d'Ilboudo transforme des existences marginalisées en objets de réflexion collective et en vecteurs de changement social.

Pour garantir la rigueur de l'analyse, chaque extrait cité est identifié par sa pagination, puis examiné selon une grille en quatre critères. Deux relèvent de l'analyse textuelle : (1) l'instance d'énonciation (qui parle, à qui et sur quel mode) ; (2) le lexique et les figures (choix des termes, métaphores, connotations). Deux relèvent de la sociocritique : (3) la réalité sociale désignée et les acteurs mis en cause (famille, élites politiques, syndicales, commerçantes et religieuses) ; (4) le mécanisme d'invisibilisation dévoilé, social (exclusion matérielle et institutionnelle) ou symbolique (effacement de la voix). Les résultats de ces lectures sont ensuite confrontés aux cadres théoriques présentés plus haut, puis synthétisés dans un tableau récapitulatif (tableau 1), afin de rendre la démarche vérifiable.

2. Fatou Zalme ou la parole des invisibles : critique sociale et fonction littéraire

Au cœur de l'œuvre, la figure de Fatou Zalme incarne la condition des invisibles dans la société burkinabè. Son parcours (fille-mère rejetée, prostituée contrainte, voix marginalisée) illustre les mécanismes d'exclusion et les stigmates imposés aux femmes. En confiant son récit à Mita Wogada, elle transforme une expérience intime en dénonciation collective, donnant à la littérature une fonction de dévoilement et de résistance.

2.1. La figure de Fatou Zalme : incarnation des invisibles

La trajectoire de Fatou Zalme illustre avec force la condition des invisibles dans la société burkinabè. Dès son adolescence, elle est marquée par le stigmate social et familial lié à la maternité précoce : « Enceinte à 15 ans, rejetée par sa famille et surtout par son père, elle n'a trouvé que ce moyen pour subvenir aux besoins de son gamin » (p. 71). Ce passage met en évidence l'exclusion systématique des filles-mères, considérées comme une honte familiale et sociale. La littérature, en donnant voix à cette expérience, rend visible une réalité souvent occultée : celle des jeunes femmes contraintes à l'errance et à la marginalité par le poids des normes patriarcales.

La prostitution apparaît alors non pas comme une vocation, mais comme une stratégie de survie imposée par les circonstances. Le texte souligne que « ce métier l'a happée » (p. 71), insistant sur la dimension de contrainte. Fatou Zalme devient ainsi le symbole d'une génération de femmes pour qui la prostitution est à la fois une ressource économique et un espace de dénonciation. En effet, ses récits ne se limitent pas à l'évocation de ses clients, mais se transforment en critique sociale : « Elle ne narre pas ses ébats amoureux mais ces souvenirs sont un prétexte pour vilipender les hommes politiques, la politique, la société » (p. 71). La prostitution, loin d'être réduite à une pratique honteuse, devient un lieu de dévoilement des hypocrisies collectives.

Enfin, la parole de Fatou Zalme, confiée à Mita Wogada, un gigolo qu'elle prend sous son aile, constitue un acte de résistance. Le texte précise : « Fatou Zalme, comme pour exorciser sa vie de fille de mauvais genre, se confie à Mita Wogada » (p. 71). Cette confession, qui pourrait sembler intime, acquiert une portée politique : elle transforme une voix marginalisée en discours critique. En se racontant, Fatou Zalme refuse le silence imposé aux invisibles et inscrit son expérience

dans une mémoire collective. Comme le dirait Michel de Certeau, « la parole des dominés est une pratique de résistance » (1980, p. 45).

L'examen des formulations confirme cette lecture. La restriction « n'a trouvé que ce moyen » (p. 71) disqualifie l'idée de choix : elle signale l'absence d'alternative offerte à la jeune fille après son rejet. Dans « ce métier l'a happée » (p. 71), la syntaxe renverse l'agentivité : le « métier » est sujet grammatical, Fatou Zalme n'est que complément d'objet, et le verbe « happer » connote la saisie brutale, voire prédatrice. Le terme familier « gamin » pour désigner l'enfant instaure enfin un registre de proximité qui contraste avec la gravité de la situation décrite. Ces procédés relèvent de l'invisibilité sociale, au sens défini plus haut : l'exclusion familiale et économique est inscrite dans la langue même du récit.

Fatou Zalme incarne les invisibles à travers trois dimensions complémentaires : la fille-mère rejetée, la prostituée contrainte, mais dénonciatrice, et la voix marginalisée qui se fait résistance. L'œuvre de Patrick G. Ilboudo, en articulant ces figures, accomplit une véritable visibilisation des réalités sociales occultées, rejoignant la fonction critique de la littérature telle que l'ont définie Lukács et Goldmann.

2.2. La société mise à nu : critique des structures visibles, mais occultées

Dans *Les Carnets secrets d'une fille de joie*, Patrick G. Ilboudo déploie une critique sociale incisive en donnant à Fatou Zalme le rôle de témoin des hypocrisies collectives. Ses confidences révèlent d'abord l'ambivalence des élites politiques et syndicales. Le texte souligne que « ces souvenirs sont un prétexte pour vilipender les hommes politiques (du président au simple chef syndicaliste) » (p. 71). Ce passage met en lumière la contradiction entre le discours officiel de moralité et les pratiques privées d'exploitation des corps féminins. La

littérature devient ici un miroir qui expose la duplicité des dirigeants, rejoignant l'analyse de Lucien Goldmann selon laquelle « l'œuvre littéraire est une vision du monde transposée dans des structures imaginaires » (1964, p. 17).

La critique s'étend ensuite aux commerçants et aux représentants religieux, dont les pratiques contredisent les valeurs qu'ils proclament. Fatou Zalme évoque « les commerçants, les représentants religieux, etc. » (p. 71), inscrivant ces figures dans le registre de l'hypocrisie sociale. Ce dévoilement rejoint la réflexion de M. Beti, pour qui « la littérature africaine est d'abord une littérature de combat » (1956, p. 9). En dénonçant ces contradictions, Ilboudo inscrit son œuvre dans une tradition militante qui refuse de séparer la sphère privée des responsabilités publiques.

Enfin, la société est décrite comme une « machine à broyer aveugle » (p. 71), métaphore puissante de l'exclusion systémique. Cette image traduit la violence structurelle des institutions qui écrasent les individus vulnérables sans discernement. Elle rejoint la critique de Michel de Certeau, pour qui « la parole des dominés est une pratique de résistance » (1980, p. 45). En donnant voix à Fatou Zalme, Ilboudo oppose à cette machine la force de la narration, qui transforme l'expérience individuelle en dénonciation collective.

Les procédés mobilisés ici sont de deux ordres. D'une part, l'énumération : la parenthèse « du président au simple chef syndicaliste » (p. 71) procède par gradation et couvre toute l'échelle du pouvoir, tandis que la liste « les commerçants, les représentants religieux, etc. » (p. 71) s'achève sur un « etc. » qui la laisse ouverte. La critique ne cible donc pas des individus mais un système, dont l'hypocrisie est présentée comme extensible. D'autre part, la métaphore : « machine à broyer aveugle » mécanise la société et lui retire toute intentionnalité morale, ce qui déplace la responsabilité du plan individuel vers le plan structurel. Du point de vue sociocritique, l'écart entre discours

moral officiel et pratiques privées relève ici de l'invisibilité symbolique : ce que les institutions proclament masque ce qu'elles tolèrent ou exploitent.

L'œuvre met à nu les structures visibles mais occultées de la société : les élites hypocrites, les commerçants et religieux contradictoires, et la mécanique d'exclusion systémique. La littérature, en révélant ces réalités, accomplit une fonction critique et politique, inscrivant la voix marginalisée de Fatou Zalme dans une mémoire collective qui refuse l'oubli.

2.3. La fonction littéraire de la visibilisation

La narration de Fatou Zalme dans *Les Carnets secrets d'une fille de joie* accomplit une fonction d'exorcisme et de catharsis. Le texte précise que « Fatou Zalme, comme pour exorciser sa vie de fille de mauvais genre, se confie à Mita Wogada » (p. 71). Cette confession, qui dépasse le simple récit biographique, s'inscrit dans une logique de libération individuelle : dire l'indicible, transformer la honte en parole, et ainsi se réapproprier une identité niée. Comme le rappelle P. Ricœur, « le récit est une mise en intrigue qui permet de donner sens à l'expérience vécue » (1983, p. 85). La littérature devient, ici, un espace thérapeutique où la parole marginalisée se convertit en acte de résistance.

Au-delà de la dimension cathartique, l'œuvre fonctionne comme un espace de dévoilement. Fatou Zalme ne raconte pas ses ébats amoureux, mais utilise ses souvenirs comme « prétexte pour vilipender les hommes politiques, la politique, la société » (p. 71). Ce geste narratif rend audible des voix étouffées, celles des femmes rejetées, des corps exploités, des existences invisibilisées. M. Foucault rappelait que « la littérature est un lieu où les discours interdits trouvent à se dire » (1971, p. 12). En ce sens, Ilboudo inscrit son texte dans une tradition critique où la fiction devient un instrument de dévoilement des hypocrisies sociales et des violences institutionnelles. Enfin, la

visibilisation opérée par l'œuvre se double d'un appel au changement social. La formule « la société est une machine à broyer aveugle » (p. 71) condense la critique systémique et invite à une prise de conscience collective. La littérature, en exposant ces réalités occultées, ne se limite pas à un constat : elle agit comme moteur de transformation. M. Beti affirmait que « la littérature africaine est d'abord une littérature de combat » (1956, p. 9), et Ilboudo s'inscrit pleinement dans cette lignée. La parole de Fatou Zalme, en dénonçant les élites politiques, les commerçants et les religieux, devient une arme symbolique contre l'exclusion et l'hypocrisie.

La lecture lexicale précise la portée de cette fonction. Le verbe « exorciser » appartient au registre rituel et religieux : l'employer pour qualifier une confession qui vise précisément les représentants religieux produit un retournement ironique, la parole de la marginale reprenant à son compte le vocabulaire de l'autorité morale. La structure « ne narre pas… mais » (p. 71) opère, quant à elle, un déplacement : le lecteur attend le récit érotique que laisse supposer le titre, et reçoit un discours politique. Ce décalage produit un effet de dévoilement au sens fort, car il oblige à lire autrement la figure de la « fille de joie ».

La trajectoire de Fatou Zalme révèle que l'invisibilité sociale et symbolique peut être renversée par la parole littéraire. En exposant les hypocrisies des élites et en inscrivant son expérience dans une mémoire collective, elle devient le symbole d'une visibilisation critique. L'œuvre d'Ilboudo, en articulant confession personnelle et dénonciation sociale, illustre la capacité de la littérature à rendre audible les voix étouffées et à inscrire les marginalisés au cœur du débat public.

3. L'écriture comme politique du visible

Dans *Les Carnets secrets d'une fille de joie*, Patrick G. Ilboudo ne se contente pas de raconter l'histoire de Fatou

Zalme : il transforme l'écriture en un véritable acte politique. Le texte fait du corps un espace de contestation, de la parole intime un contre-discours, et de la littérature une archive des invisibles. Loin d'être un simple miroir de la société, l'œuvre agit comme une politique du visible : elle dévoile ce que les institutions occultent, elle donne voix à celles que l'on réduit au silence, et elle inscrit leurs expériences dans une mémoire collective critique. Ainsi, l'écriture devient un instrument de résistance et de transformation sociale, capable de rendre perceptible l'invisible et de déplacer les frontières du dicible.

3.1. Le corps comme espace politique

Dans *Les Carnets secrets d'une fille de joie*, le corps de Fatou Zalme est à la fois stigmatisé et instrumentalisé. Le texte précise qu'« enceinte à 15 ans, rejetée par sa famille et surtout par son père, elle n'a trouvé que ce moyen pour subvenir aux besoins de son gamin » (p. 71). Ce rejet transforme son corps en lieu de contrainte, mais aussi en espace de contestation. La prostitution, loin d'être une vocation, devient une stratégie de survie imposée par les normes patriarcales. En rendant visible cette réalité, Ilboudo politise le corps féminin : il devient le miroir des fractures sociales et le révélateur des hypocrisies collectives.

Une lecture sociocritique permet de préciser la double instrumentalisation du corps. Il est d'abord objet de sanction familiale : la grossesse précoce entraîne le rejet (p. 71). Il devient ensuite objet d'échange : la prostitution en fait une ressource, y compris auprès de ceux qui, selon le récit, prônent une morale publique tout en exploitant les femmes. Le corps est ainsi pris entre deux discours, celui de la honte et celui de la consommation, sans être reconnu comme celui d'un sujet. C'est cette contradiction que le texte rend visible.

3.2 La parole intime comme contre-discours

La confession de Fatou Zalme à Mita Wogada illustre la fonction subversive de la parole intime. Le texte souligne que « Fatou Zalme, comme pour exorciser sa vie de fille de mauvais genre, se confie à Mita Wogada » (p. 71). Ce geste dépasse la simple confidence : il constitue un contre-discours face aux récits officiels. En racontant ses souvenirs, elle ne décrit pas ses ébats amoureux, mais utilise ces récits comme « prétexte pour vilipender les hommes politiques, la politique, la société » (p. 71). Sa voix marginalisée déstabilise les discours dominants et rend visibles les hypocrisies institutionnelles. L'écriture devient ainsi un espace où l'intime se transforme en critique sociale.

Le dispositif d'énonciation éclaire cette fonction de contre-discours. La confession est adressée à Mita Wogada, un gigolo : la parole circule entre deux figures marginalisées, en dehors des institutions habilitées à dire la norme (famille, religion, politique). Fatou Zalme le « prend sous son aile » : cette inversion des rôles habituels, où une femme protège un homme qui monnaye lui aussi son corps, déstabilise les représentations genrées dominantes. Le contre-discours tient donc autant à ce qui est dit qu'à la situation d'énonciation qui le rend possible.

3.3 La littérature comme archive des invisibles

L'œuvre d'Ilboudo fonctionne comme une archive durable des réalités occultées. La société est décrite comme une « machine à broyer aveugle » (p. 71), métaphore qui traduit la violence systémique. En inscrivant cette image dans le texte, Ilboudo conserve la mémoire des exclus et des invisibles. La littérature ne se limite pas à dénoncer : elle fixe dans l'imaginaire collectif les expériences marginalisées, permettant aux générations futures de comprendre les fractures sociales. Fatou Zalme devient ainsi le symbole d'une mémoire critique, où

l'écriture agit comme un instrument de résistance et d'historicisation.

L'analyse textuelle du titre permet enfin de fonder cette lecture. « Carnets » renvoie à une écriture consignée, donc durable, tandis que « secrets » désigne ce qui était tenu caché : le titre annonce la mise en archive d'une parole jusque-là soustraite à l'espace public. Sur le plan sociocritique, cette archive conserve ce que la société broie et oublie, ce que la métaphore de la « machine à broyer aveugle » nomme explicitement.

L'analyse de *Les Carnets secrets d'une fille de joie* montre que l'écriture, chez Patrick G. Ilboudo, dépasse la simple narration pour devenir une véritable politique du visible. À travers Fatou Zalme, fille-mère rejetée et contrainte à la prostitution, l'œuvre révèle que le corps est un espace de contestation (p. 71), que la parole intime se transforme en contre-discours face aux récits officiels (p. 71), et que la littérature elle-même fonctionne comme une archive des invisibles, inscrivant leurs expériences dans une mémoire collective critique (p. 71).

L'écriture agit simultanément sur trois plans : elle dévoile les fractures sociales, elle déstabilise les discours dominants, et elle conserve la trace des existences marginalisées. En ce sens, Ilboudo inscrit son texte dans la tradition de la littérature de combat, où la fiction devient un instrument de résistance et un moteur de transformation sociale. Loin d'être un simple miroir, l'œuvre opère comme un geste politique : elle rend perceptible l'invisible et ouvre la voie à une mémoire critique des exclus.

Conclusion

Cette étude se demandait comment *Les Carnets secrets d'une fille de joie* rend visibles les réalités sociales invisibilisées

par la société burkinabè et, plus largement, africaine. L'hypothèse selon laquelle la littérature fonctionne comme un lieu de dévoilement et de contestation est confirmée. L'analyse textuelle et la sociocritique, croisées avec le couple visibilisation/invisibilisation, ont permis de l'établir à partir d'une grille appliquée à chaque extrait. Trois résultats principaux se dégagent. Premièrement, le cadre théorique a permis de distinguer deux régimes d'invisibilité : l'invisibilité sociale, liée à l'exclusion matérielle et institutionnelle, et l'invisibilité symbolique, liée à l'effacement des voix. Deuxièmement, la figure de Fatou Zalme condense ces deux régimes : fille-mère rejetée et prostituée contrainte, elle subit l'exclusion familiale (« n'a trouvé que ce moyen »), puis transforme sa confession à Mita Wogada en critique des élites politiques, syndicales, commerçantes et religieuses, dans une société qualifiée de « machine à broyer aveugle » (p. 71). Troisièmement, l'écriture opère comme une politique du visible sur trois plans : elle politise le corps stigmatisé et instrumentalisé, elle installe un contre-discours par le dispositif même de la confidence entre marginaux, et elle fait du livre, annoncé par son titre (« carnets », « secrets »), une archive des invisibles. Le tableau 1 montre que ces résultats reposent sur des procédés textuels identifiables : restriction, inversion de l'agentivité, énumération ouverte, métaphore et lexique de l'exorcisme.

Ces résultats prolongent la conception de la littérature comme critique sociale chez Lukács et Goldmann, ainsi que la tradition africaine de la littérature de combat (M. Beti), dans laquelle s'inscrivent aussi S. Labou Tansi (1979) et C. Beyala (1987), qui donnent eux aussi voix aux invisibles. Sur le plan scientifique, l'étude enrichit la réflexion sur la visibilisation en montrant, à partir d'une œuvre burkinabè, comment l'articulation entre invisibilité sociale et symbolique se joue dans la langue et l'énonciation. Ses limites tiennent à un corpus centré

sur une seule œuvre : une comparaison avec d'autres romans burkinabè et africains permettrait de mesurer la portée de ces conclusions.

Bibliographie

Aron, P. ; Viala, A. (2006). *Sociologie de la littérature*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
Barthes, R. (1970). *S/Z*. Paris : Éditions du Seuil.
Beti, M. (1956). *Le pauvre Christ de Bomba*. Paris : Buchet-Chastel.
Beyala, C. (1987). *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris : Stock.
Certeau, M. de (1980). *L'invention du quotidien*. Tome 1 : Arts de faire. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais ».
Duchet, C. (1971). « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit ». *Littérature*, n° 1, p. 5-14.
Ducournau, C. (2021). « La visibilisation des marges dans les sciences sociales ». *Genèses*, n° 125.
Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.
Go, J. (2016). *Postcolonial Thought and Social Theory*. Oxford : Oxford University Press.
Goldmann, L. (1964). *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard.
Labou Tansi, S. (1979). *La vie et demie*. Paris : Éditions du Seuil.
Lazarus, N. (2006). *Penser le postcolonial : une introduction critique*. Paris : Éditions Amsterdam.
Lukács, G. (1968). *Théorie du roman*. Paris : Gallimard.
Malela, B. (2007). « Postcolonial studies et sociologie de la littérature ».
Nze, S. U. (2024). « Themes postcoloniaux dans la littérature francophone ». *European Journal of English Language and Literature Studies*, vol. 12, n° 5.